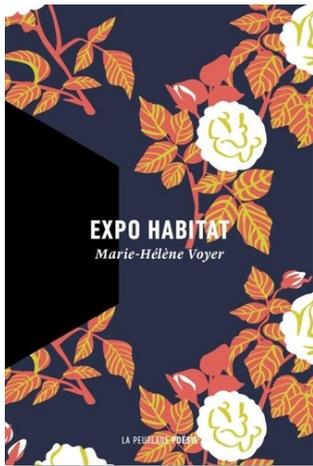


Récits sociotechniques

-

Extraits de textes ayant inspiré cette démarche

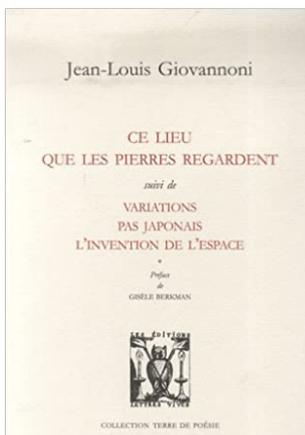
1. Un peu de poésie en guise d'introduction



« Il faudrait dire nos maisons fausses et leurs halètements et leurs crépitements et leurs grésillements inaudibles de maisons fausses »
(Marie-Hélène Voyer, *Expo habitat*, La peuplade, 2018).

« Tombée du fenil
tu te réveilles sur le ciment
sonnée le front léché
par une vache
et tu découvres
quelque chose
comme la tendresse. »

(Ibid.)

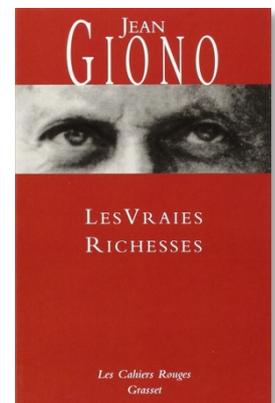


« Nous attendons toujours un signe
alors que notre corps même
est la parole que prononce ce monde »

(Jean Louis Giovannoni,
Ce lieu que les pierres regardent, Lettres vives, 2009)

« Le monde portait les hommes quand il était revêtu de son inextricable forêt.
[...] les hommes ne peuvent pas se passer d'habitations magiques. »

(Jean Giono, *Les vraies richesses*, Grasset, 1937)



2. Nancy Huston, *L'espèce fabulatrice* : tout est récit



Note : Nancy Huston est romancière et essayiste, en langue française principalement, mais aussi anglaise (elle est franco-canadienne, née au Canada). Parmi ses prises de positions, deux essais féministes (*Reflets dans un œil d'homme*, Actes sud, 2012 et *Sois belle, sois fort*, Parole, 2016). Dans l'essai cité ci-dessous, elle part de l'interpellation d'une détenue (elle est visiteuse de prisons) : « À quoi ça sert d'inventer des histoires, alors que la réalité est déjà tellement incroyable ? ». S'en suit une exploration de la nature fabulatrice de l'espèce humaine, où tout est récit.

« Animaux nous sommes.

Mammifères, primates super-supérieurs, etc. Sans plus de raison d'être sur la planète Terre, ni d'y faire quoi que ce soit, que les autres espèces, sur cette planète ou une autre.

Mais nous sommes spéciaux.

Tous les animaux, diversement, constatent, enregistrent, réfléchissent. Leurs sens transmettent des informations lacunaires à leur cerveau, qui construit à partir d'elles l'image d'un monde complet. Cahin-caha, ils en tirent des conclusions, se les communiquent, coopèrent, s'efforcent de survivre de leur mieux.

Notre spécialité, notre prérogative, notre manie, notre gloire et notre chute, c'est le *pourquoi*.

Pourquoi le pourquoi ? D'où surgit-il ?

Le pourquoi surgit du temps.

Et le temps, d'où vient-il ?

De ce que, seuls de tous les vivants terrestres, les humains savent qu'ils sont nés et qu'ils vont mourir.

Ces deux savoirs nous donnent ce que n'ont pas même nos plus proches parents, chimpanzés et bonobos : l'intuition de ce qu'est *une vie entière*.

Nous seuls percevons notre existence sur terre comme une trajectoire dotée de sens (signification et direction). Un arc. Une courbe allant de la naissance à la mort. Une forme qui se déploie dans le temps, avec un début, des péripéties et une fin. En d'autres termes : *un récit*.

“Au commencement, le Verbe” veut dire cela : c'est le verbe (l'action dotée de sens) qui marque le commencement de notre espèce.

Le récit confère à notre vie une dimension de sens qu'ignorent les autres animaux. Pour cette raison je mettrai dorénavant, à ce sens-là, une lettre majuscule. Le Sens humain se distingue du sens animal en ceci qu'il se construit à partir de récits, d'histoires, de fictions.

[...]

Ceux qui disent : “Comme c'est étrange” (ou “comme c'est regrettable” ou “comme c'est incroyable” ou “comme c'est injuste”) que l'on ne se souvienne pas de la petite enfance... ne savent pas ce qu'est un être humain.

Pas de souvenirs de la petite enfance car pas encore de soi sur qui accrocher des fictions. Notre façon d'enregistrer le monde était alors si différente qu'elle est devenue pour nous, adultes, illisible. On ne peut que la deviner à travers les traces fugitives qui en remontent : rêves, œuvres d'art, maladies mentales.

Notre mémoire est une fiction. Cela ne veut pas dire qu'elle est fausse, mais que, sans qu'on lui demande rien, elle passe son temps à ordonner, à associer, à articuler, à sélectionner, à exclure, à oublier, c'est-à-dire à construire, c'est-à-dire à fabuler.

On dit bien : "Raconte-moi *l'histoire* de ta vie", car raconter *une vie* est impossible (même après l'âge de six ans, quand le *moi, je* est là, bien installé avec ses souvenirs propres).

Tolstoï, dans sa jeunesse, a une fois tenté d'écrire *L'histoire de la journée d'hier* et a abandonné au bout de quelque deux cents pages, ayant compris qu'il s'était fixé un objectif impossible.

Je jure de dire toute la vérité ? Il nous est loisible de dire des choses vraies, mais non la vérité, et surtout pas toute, même au sujet de ce qui s'est passé au cours des cinq dernières minutes dans le lieu où nous nous trouvons. On ne peut la dire car elle est infinie. Pour rester soi, on doit en oblitérer presque tout.

Chaque infime détail de votre expérience entre la vie et la mort requerrait une infinité de temps si vous deviez l'expliquer exhaustivement. Ainsi, pour me faire comprendre qui vous êtes, pour me raconter "l'histoire de votre vie", non seulement vous oubliez des millions de choses mais vous laissez de côté des millions d'autres. Forcément, vous choisissez les événements que vous estimez les plus saillants, ou pertinents, ou importants... et vous les agencez en récit.

Vous fabulez, en toute innocence. Par les mêmes procédés qu'emploient les romanciers, vous créez la fiction de votre vie. »

[...]

Freud écoutait, médusé, le roman familial de ses patients. Sa découverte, immense : ce qui est déterminant est ce qui fait Sens pour le sujet, et seulement cela.

Tous, nous échafaudons des romans pour raconter notre séjour sur terre. Mieux : nous sommes ces romans ! *Moi, je* est ma façon de (conce) voir l'ensemble de mes expériences.

[...]

Où est le réel humain ? Dans les fictions qui le constituent.

Personne n'est responsable de ces fictions ; elles ne sont pas l'effet d'un complot des puissants contre les impuissants ; personne n'a pris la décision de les élaborer. Elles imprègnent notre monde de part en part. Dire d'un monde qu'il est humain, c'est dire qu'il est imprégné de fictions de part en part.

[...]

Les Huns, les Mongols, les nazis, les membres du NKVD – barbares du Nord et du Sud, d'hier et d'aujourd'hui – étaient fermement convaincus de vivre dans le réel, alors que leur tête bourdonnait de mythes (historiques, biologiques, scientifiques) pour rationaliser, justifier et glorifier leurs déprédations, leurs massacres, leurs spoliations, leurs bains de sang.

Les gens qui se croient dans le réel sont les plus ignorants, et cette ignorance est potentiellement meurtrière.

Pour nous autres humains, la fiction est aussi réelle que le sol sur lequel nous marchons. Elle est ce sol. Notre soutien dans le monde.

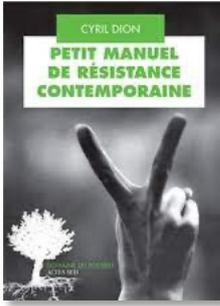
Aucun groupement humain n'a jamais été découvert circulant tranquillement dans le réel à la manière des autres animaux : sans religion, sans tabou, sans rituel, sans généalogie, sans contes, sans magie, sans histoires, sans recours à l'imaginaire, c'est-à-dire sans fictions.

Élaborées au long des siècles, ces fictions deviennent, par la foi que nous mettons en elles, notre réalité la plus précieuse et la plus irrécusable. Bien que toutes tissées d'imaginaire, elles engendrent un deuxième niveau de réalité, la réalité humaine, universelle sous ses avatars si dissemblables dans l'espace et dans le temps.

Entée sur ces fictions, constituée par elles, la conscience humaine est une machine fabuleuse... et intrinsèquement fabulatrice.
Nous sommes l'espèce fabulatrice. »

(Nancy Huston, *L'espèce fabulatrice*, Actes Sud, 2008, extraits du chapitre I)

3. Cyril Dion, *Petit manuel de résistance contemporaine*, Actes Sud, 2018



Note : Cyril Dion est un citoyen engagé, notamment co-auteur avec Mélanie Laurent du film *Demain* sorti en 2015. Il est aussi cofondateur avec Pierre Rabhi du mouvement Colibris. Voici de larges extraits de son *Petit manuel de résistance contemporaine* (Actes Sud, 2018), où il analyse le « récit » actuel (que nous nommons industrialo-capitaliste), les structures ou architectures sociétales dans lesquelles nous sommes enfermés, avant d'envisager des leviers de changement.

Extraits de la partie 4 – Ce qui fait tenir la fiction actuelle

« Pourquoi ne réagissons-nous pas ? Voilà une question qu'un enfant de six ans pourrait poser en nous voyant nous débattre dans les méandres de nos réflexions. Car, théoriquement, nous disposons des ressources nécessaires : nous sommes nombreux, dotés d'une créativité et d'une inventivité qui nous ont permis de réaliser les prodiges énumérés dans l'introduction de ce livre, nous avons établi un diagnostic de nos difficultés et connaissons bon nombre de solutions. Mais nous ne faisons rien ou pas grand-chose. Comme si nous nous trouvions dans un train et que nous le regardions, impuissants, foncer vers l'abîme.

Il existe de nombreuses raisons à cela, notamment psychologiques, que j'aborderai plus loin, mais je voudrais m'attacher à celle qui me semble la plus importante à ce stade : le conditionnement induit par le récit dans lequel nous évoluons et les architectures qui régissent nos vies. Ce que Jean-François Noubel appelle les "architectures invisibles".

Le récit est comme l'eau où nagent les poissons, l'air que nous respirons, nous ne le voyons plus, mais il est omniprésent, il baigne nos cellules, influence notre vision du monde et, par là même, nos choix. Nous sommes incapables de penser en dehors de notre récit puisque nous le confondons avec la réalité. Ce récit se traduit par la suite en architectures, qui orientent la majeure partie de nos comportements quotidiens. Elles constituent les cadres qui déterminent ce que nous "devons" faire ou ce que nous croyons choisir de faire¹.

Pour comprendre ces deux notions, il est intéressant d'observer à quoi nous occupons le plus clair de notre temps.

En 2017, un Français consacre en moyenne chaque jour de la semaine, cinq heures trente à travailler, huit heures à regarder des écrans, sept heures à dormir, une ou deux heures à manger, une heure et demie à se déplacer et le reste à vaquer à des occupations diverses. Aussi déprimant que cela puisse paraître, l'essentiel de notre temps éveillé, de notre énergie, de notre créativité est donc consacré à interagir avec un écran ou à exercer une activité professionnelle. **Cet état de fait s'explique aisément lorsqu'on examine l'une des plus puissantes fictions de notre époque : la religion de la croissance.** Pour nous, êtres humains occidentaux du XXI^e siècle, l'économie mondialisée et financiarisée est l'activité clé de voûte de nos sociétés. C'est elle qui garantit la production de nos richesses, la satisfaction de nos besoins, l'amélioration de notre confort et, depuis plus de soixante-dix ans, une relative paix (du moins en Europe). Or, ce modèle économique a besoin, pour assurer sa survie, d'une croissance continue et sans limites. Cette fameuse croissance qui nous demande de produire et consommer sans répit et qui, si elle se concentre sur des activités extractives et matérielles, implique de détruire toujours plus de ressources naturelles et d'entasser toujours plus de déchets.

¹ Les mises en gras ne sont pas de l'auteur, elles soulignent l'importance du propos pour notre démarche RST.

Première architecture : gagner sa vie

Pour assurer cette croissance, il est indispensable que les citoyens occidentaux du XXI^e siècle fassent marcher le commerce, comme ceux du début du XX^e devaient faire tourner l'industrie (désormais majoritairement délocalisée en Asie). C'est à cela que nous prépare notre éducation – au sens large du terme – depuis notre plus jeune âge. Comme l'écrit l'économiste américain Jeremy Rifkin : "L'un des grands objectifs du mouvement qui a créé l'école publique en Europe et aux États-Unis était de stimuler le potentiel productif de chaque être humain et de créer une main-d'œuvre efficace pour promouvoir la révolution industrielle." À partir des années 1970, alors que la fameuse révolution industrielle avait transformé l'Occident, l'école, tout comme la société, s'est transformée. Désormais elle s'ingénie, en plus de transmettre des connaissances, à préparer les élèves à s'insérer dans une société de consommation, libérale, mondialisée, compétitive, obnubilée par la croissance, le profit, l'argent... Car pour fonctionner dans la société occidentale contemporaine nous devons disposer de suffisamment d'argent, autre fiction omniprésente de notre époque. C'est lui qui nous donne accès à tous les biens et services assurant notre survie et notre bien-être. Soit nous héritons de cet argent, soit – pour une écrasante majorité – il nous faut nous le procurer à travers un revenu, dispensé en échange de notre force de travail, de notre créativité, de notre matière grise. Dès le plus jeune âge, nous intégrons donc cette équation (en recul certes, mais tenace) : si j'ai de bonnes notes, je peux espérer décrocher un diplôme, trouver un emploi, qui m'assurera un salaire et me permettra de payer loyer, nourriture, chauffage, électricité... Ce revenu, en plus d'assurer ma sécurité, fera de moi un consommateur et me donnera accès à une myriade d'objets, de vêtements, de biens ou de services qui traduiront mon statut social. Me garantira l'appartenance à la communauté.

Cette dépendance à l'argent est devenue si forte dans notre société moderne, très peu autonome, où tous nos besoins sont peu ou prou satisfaits par un achat – contrairement à d'autres sociétés vernaculaires où la production de nourriture, de vêtements, la construction sont assurées par la mise en commun de savoir-faire locaux –, que je rencontre désormais des collégiens ou des lycéens qui, lorsque je leur demande, au cours de conférences dans leur établissement, ce qu'ils veulent "faire plus tard", me répondent, droits dans leurs bottes : "Gagner de l'argent." [...]

Une fois ce revenu assuré, il doit être dépensé, comme nous venons de le voir. Peut-être même dépensé plusieurs fois. Car la croissance ne peut connaître de ralentissement. Or, comme l'ont rapidement constaté les fabricants d'ampoules, de bas ou de réfrigérateurs, vendre un produit solide que le client ne rachètera que dans de longues années conduit le marché à se saturer et, une fois la majorité des consommateurs équipés, les ventes stagnent puis dégringolent. Il faut alors ouvrir de nouveaux marchés ou renouveler ceux qu'on a déjà investis. Des stratégies d'obsolescence programmée, qui consistent à fabriquer un produit pour que sa durée de vie soit limitée dans le temps, et d'obsolescence psychologique, qui consistent à rapidement démoder un produit pour donner envie d'en racheter un autre, se sont développées afin de soutenir la consommation partout sur la planète. [...]

À nouveau, je brosse le tableau à gros traits. Mais le constat est là : si elles n'avaient pas besoin d'argent pour vivre et pas de crédit sur le dos pendant deux décennies, peu de personnes feraient le même métier qu'aujourd'hui. Une partie ne travaillerait tout bonnement pas. Ou, en tout cas, pas dans l'acception actuelle du terme.

Deuxième architecture : une vie de divertissement

Mais ce n'est pas à travailler qu'un Occidental consacre désormais la majorité de son temps. Comme je l'écrivais plus haut, un Français passe désormais huit heures par jour devant son écran, en moyenne (quatre heures de télévision et quatre heures sur internet tous supports confondus, hors temps de travail). Un Américain en passe dix. Cette habitude, qui concernait essentiellement la télévision ces dernières décennies, s'est désormais démultipliée en une infinité de possibilités, en

ligne, hors ligne, pour regarder des films, des vidéos, jouer, lire des articles, échanger sur les réseaux sociaux, tchater, consommer de la pornographie, sur une pléiade d'objets que nous pouvons emporter partout et consulter à n'importe quel moment. Et le pli est pris, dès le plus jeune âge. À tel point que des médecins alertent désormais sur le danger d'exposer trop tôt les enfants à une réalité virtuelle susceptible de grever leur bon développement sensoriel et psychomoteur, de modifier leur comportement et de créer de graves déficits de l'attention. Mais la tendance est là et, selon le site planetoscope.com, un garçon de treize ans passe 6,71 heures par jour – en moyenne – devant un écran, soit plus de 102 jours sur 365. Près de 28 % de son temps de vie.

Cette explosion du temps rivé à une fine pellicule de verre rétroéclairée ne doit rien au hasard. D'abord, l'univers que ces lucarnes nous ont ouvert sur le monde est proprement époustoufflant : la possibilité de communiquer avec des personnes à l'autre bout de la planète en temps réel, d'élaborer ensemble des contenus, d'avoir accès à une mine d'informations faramineuse sur le moindre sujet qui nous passe par la tête, voyager par procuration, découvrir de nouvelles cultures, voir et savoir ce que chacun de ses amis fait (ou montre) grâce aux réseaux sociaux, mobiliser en masse autour de causes justes, mais également répondre à notre besoin permanent de sollicitation, de stimulation, nous divertir, tromper l'ennui... Nos outils numériques possèdent en eux-mêmes d'indéniables qualités. Ils répondent à notre soif d'infini et ils sont désormais le véhicule privilégié de toutes nos histoires [...].

Mais dans une société capitaliste, consumériste, où la croissance économique est indispensable, cet espace ne pouvait manquer d'être investi par de grandes compagnies, avides d'orienter notre curiosité vers des objectifs marchands. Ainsi, notre attention est désormais considérée comme une ressource fondamentale qu'il s'agit de capter pour accroître le profit [...]. C'est ce que l'ancien de Google Tristan Harris appelle "l'économie de l'attention". L'enjeu est de la capter et de ne plus la lâcher. À chaque instant, une notification (un SMS, un e-mail, un retweet, un like, un snap) peut apparaître sur notre smartphone, sur le coin de notre écran d'ordinateur, notre tablette, une petite sonnerie peut retentir, déclencher la sécrétion de dopamine et nous donner l'irrésistible envie de plonger à nouveau dans cet océan de contenus, d'interactions, de distraction. Insidieusement, nous prenons l'habitude de nous déconcentrer. À tel point que nous finissons par nous interrompre nous-mêmes toutes les trois minutes et demie pour un petit tour sur nos outils numériques. [...]

Tout cela ne serait pas bien grave si cette fréquentation assidue de son téléphone n'amenait pas à décrocher de la réalité physique. [...]

Troisième architecture : les lois

Qu'elles soient issues de votes démocratiques, de traditions religieuses ou de régimes totalitaires, les lois – et les Constitutions ou livres révélés qui les encadrent – conditionnent elles aussi nos agissements, notre organisation sociale et nos interactions. Là encore se déroulent des fictions aux influences considérables. Et qui parfois se heurtent les unes aux autres. Dans certains pays, ou dans certaines communautés, les lois supposément divines, édictées par des autorités religieuses, régissent le sort des femmes, des animaux, la sexualité, la santé, l'alimentation, les comportements sociaux... Dans les sociétés occidentales actuelles, plutôt laïques, ce sont celles édictées par la version radicale de l'islam, et particulièrement le wahhabisme, qui se heurtent le plus à celles élaborées par la démocratie et la tradition des droits humains, héritée des Lumières. Il y aurait une passionnante réflexion à mener sur les fictions que constituent les religions et sur leur remise en question. Je ne me sens aucune compétence pour la mener. En revanche, il me paraît essentiel – et plus dans mes cordes – de se pencher quelques instants sur celle que constitue notre modèle démocratique et sur la question peu consensuelle "Vivons-nous réellement en démocratie ?".

Le mot "démocratie" vient de deux racines grecques, *dēmos*, le peuple, et *kratos*, le pouvoir. Il désigne pour le Petit Robert "une doctrine politique d'après laquelle la souveraineté (l'autorité suprême) doit appartenir à l'ensemble des citoyens".

Les fondements de la démocratie française remontent à la Révolution de 1789, qui en édicta les principes. À ce moment, nous apprend le site gouvernemental *Vie publique*, les partisans d'une démocratie représentative et d'une démocratie directe se sont affrontés. Et les premiers l'ont emporté. Parmi lesquels un certain abbé Sieyès (l'un des principaux artisans de la Révolution) qui déclarait dans son discours du 7 septembre 1789 : "Les citoyens qui se nomment des représentants renoncent et doivent renoncer à faire eux-mêmes la loi ; ils n'ont pas de volonté particulière à imposer. S'ils dictaient des volontés, la France ne serait plus cet État représentatif ; ce serait un État démocratique. Le peuple, je le répète, dans un pays qui n'est pas une démocratie (et la France ne saurait l'être), le peuple ne peut parler, ne peut agir que par ses représentants."

Parmi les perdants, un certain Rousseau, partisan de la démocratie directe, disait quant à lui du régime parlementaire anglais : "Le peuple anglais pense être libre, il se trompe fort ; il ne l'est que durant l'élection des membres du Parlement : sitôt qu'ils sont élus, il est esclave, il n'est rien."

Rousseau et Sieyès exagéraient-ils ? Sommes-nous privés de tout pouvoir entre deux votes et une fois dotés de représentants ? Étudions plus attentivement les mécanismes de notre V^e République.

Tous les cinq ans, nous élisons au suffrage universel direct notre président de la République et nos députés. Tous les six ans nos maires, à échéances variables nos conseillers généraux et régionaux.

Durant leurs mandats, que peuvent faire les citoyens si :

- a. leurs élus ne respectent pas la volonté populaire ?
- b. ils outrepassent leurs décisions (comme ce fut le cas lors du référendum de 2005 sur la Constitution européenne) ?
- c. ils se rendent coupables de délits divers et variés ?

Pour être destitué, un président doit faire l'objet d'une procédure impliquant les deux chambres : Sénat et Assemblée nationale. Dans la mesure où la proximité d'un président avec les parlementaires de sa majorité est souvent grande (particulièrement depuis la mise en place du quinquennat où Assemblée nationale et président de la République sont élus en même temps, pour la même durée, supprimant toute possibilité d'alternance et de cohabitation, sauf en cas de dissolution), il est assez improbable que cela se produise, même dans le cas où ledit président se serait rendu coupable de délits d'une certaine gravité. Le pouvoir des citoyens sur l'exécutif s'exerce donc par l'intermédiaire du législatif.

Hic, du côté des parlementaires, les citoyens n'ont pas de pouvoir non plus. Ils n'élisent pas directement les sénateurs et ne peuvent destituer un député. Comme il est clairement expliqué dans *Vie publique*, "les parlementaires ne sont pas tenus par un mandat impératif de leurs électeurs. Ainsi, même si les élus ne respectent pas leurs engagements de campagne, leurs électeurs ne peuvent écourter leur mandat. Cette règle permet de préserver la liberté d'opinion des parlementaires, notamment dans leur appréciation de l'intérêt général."

Le pouvoir sur le législatif est en réalité du côté de... l'exécutif ! Le président peut dissoudre l'Assemblée et provoquer de nouvelles élections législatives.

Ces deux pouvoirs sont eux-mêmes contrôlés par le judiciaire (dans une certaine limite pour l'exécutif qui bénéficie d'un statut pénal particulier). Les citoyens ont-ils alors le pouvoir d'élire les magistrats, garants de l'intégrité des autres pouvoirs (comme aux États-Unis) ? Non. Les juges sont nommés par le garde des Sceaux. Est-il élu par les citoyens ? Pas plus. Il est nommé par le Premier ministre, lui-même nommé par le président de la République.

Alors, quel pouvoir reste-t-il aux citoyens souverains que nous sommes entre deux votes si l'une des situations *a*, *b* ou *c* se produit sans être résolue ? La Constitution de 1958 stipule que "la souveraineté nationale appartient au peuple, qui l'exerce par ses représentants et par la voie du référendum". Il nous reste donc, outre le vote, le référendum, seule voie permettant aux citoyens de participer directement à l'élaboration de la loi (fait possible mais extrêmement rare, qui se produit trois fois dans la V^e République). Seulement voilà, le référendum ne peut être organisé qu'à l'initiative... d'élus. Généralement du président de la République.

Autre problème, les élus sont en mesure de contourner le vote populaire par référendum, comme ce fut le cas avec celui organisé sur la Constitution européenne, de 2005. 55 % des Français ont voté non à sa ratification. Quatre ans plus tard, le texte fut ratifié par le Parlement sous une autre forme (un traité), mais avec le même contenu, sans nouvelle consultation. Bref, les pouvoirs sont minces, pour ne pas dire nuls. Et nous pouvons raisonnablement nous demander : “Est-ce la démocratie quand, après avoir voté, nous n’avons pas la possibilité d’avoir de l’influence sur les élus ?” Que faire lorsque nos représentants n’apportent pas de réponses à des problèmes aussi cruciaux que le chômage de masse, le dérèglement climatique, l’épuisement des ressources, la disparition accélérée des espèces vivantes, la faim dans le monde...? Et lorsque, à chaque nouvelle élection, les mécaniques des grands partis poussent à une alternance entre deux formations qui ne proposent rien de nouveau ? Et qu’à chaque nouvelle élection nous sommes confrontés à la douloureuse sensation de choisir par défaut, en nous demandant parfois si ce geste, acquis de haute lutte, sert encore à quelque chose d’autre qu’éviter la montée au pouvoir des extrêmes ? Peu de choses. [...]

Les architectures du choix

Ce que j’appelle “les architectures”, sont donc ces éléments structurants qui régissent nos vies sans que nous en ayons forcément conscience, contribuant à orienter nos décisions, nos actions, monopolisant notre temps et notre énergie. Les lois, la nécessité de gagner de l’argent et les algorithmes informatiques portés par les écrans en constituent trois particulièrement puissantes. Elles s’entretiennent d’ailleurs mutuellement. Plus notre travail est pénible et peu épanouissant, plus nous nous sentons impuissants et découragés par la politique et plus nous avons tendance à nous réfugier dans le giron rassurant et coloré des smartphones, téléviseurs et autres tablettes pour nous “divertir”.

Pour autant, aucune de ces trois architectures n’est mauvaise en soi.

L’argent est un outil, né d’une fiction, d’une convention, qui stipule que des pièces de métal, des billets de papier ou des lignes d’écriture informatiques représentent des richesses tangibles.

Internet est une incroyable innovation permettant de relier l’humanité comme jamais précédemment. Le web et les outils numériques pourraient d’ailleurs aider à réinventer nos sociétés à condition que nous trouvions un double équilibre : le moyen de rendre cette technologie écologiquement soutenable et que nous l’utilisions à la bonne distance, dans une saine complémentarité en ligne/hors ligne.

Les lois sont supposées (dans le cas où elles naissent d’un débat démocratique) constituer les règles nous permettant de vivre ensemble, libres, en sécurité et dans une égalité relative.

Mais à partir du moment où ces architectures sont sous le contrôle d’une minorité de personnes et de structures, guidées par une fiction fondée sur la croissance économique infinie et la maximisation des profits, notre capacité à vivre libres, et celle des écosystèmes à résister à notre boulimie matérialiste, sont hautement menacées.

Nous assistons actuellement au déroulement de cette pièce, impuissants. Parfois nous sommes tirés de notre léthargie par une rencontre, un documentaire, un ouvrage, une conférence. Une vague d’indignation ou d’enthousiasme nous secoue pendant quelques heures, quelques jours parfois. Avant que le rythme du quotidien, la pression des crédits, un certain découragement nous ramènent dans le rang. **Cette force d’inertie est la conséquence directe du fait que nous vivons au cœur d’une puissante fiction qu’il est impossible de contrecarrer avec nos seules forces. Ce dont nous avons instamment besoin est de changer de récit et de nous organiser.** Et, ainsi, d’aiguiller la fourmilière humaine dans une autre direction. Chaque heure perdue ou volée à nous débattre dans les méandres de nos écrans, chaque journée passée à augmenter la productivité d’une entreprise dont l’activité n’a rien à voir avec le genre de monde que nous voulons construire, chaque achat que nous faisons, chaque repas que nous préparons, chacun de nos déplacements, chaque moment passé avec d’autres, chacun de nos choix sont autant d’opportunités que nous pouvons saisir. Du temps que nous pouvons regagner sur notre vie et utiliser pour construire une autre

réalité. La somme de ces choix établit notre propre récit, celui que nous proposons chaque jour aux personnes que nous croisons, que nous connaissons, qui partagent nos journées de travail, nos repas, nos soirées, notre maison, notre lit... L'une des choses qui ont le plus d'influence sur nos orientations personnelles ou professionnelles est le regard de notre entourage. Plus une pratique est communément admise, valorisée par notre milieu social, notre contexte socioprofessionnel, la société en général, plus nous avons tendance à l'adopter. Changer notre récit personnel est donc un acte de résistance particulièrement puissant. Il ouvre un espace dans lequel d'autres peuvent s'engouffrer et accorder leur récit à celui que nous avons créé. Il est plus facile à quelqu'un de dire qu'il ne mange pas de viande si deux personnes le disent aussi autour de la table d'un dîner. Plus confortable pour un enfant d'assumer qu'il n'a pas de smartphone si d'autres n'en ont pas non plus et donnent du sens à ce choix. Plus facile à un nouveau récit collectif d'émerger si une multitude de récits personnels convergent pour le nourrir et l'échafauder.

Mais résumons-nous.

Jusqu'à maintenant nous avons mis bout à bout les éléments suivants :

– Des données scientifiques suffisamment solides nous permettent d'entrevoir que nous courons à la catastrophe.

– Il nous reste à peine quelques années pour agir.

– Nous ne parviendrons à véritablement changer les choses que si nous sommes des millions à agir et que nous engageons une coopération entre citoyens et élus pour surpasser l'influence des "puissances financières".

– **Le moteur le plus puissant permettant la mobilisation et la coopération de millions d'êtres humains se trouve dans les fictions.**

– **Pour élaborer de nouvelles fictions, nous devons identifier le récit dans lequel nous baignons et les architectures qui conditionnent nos comportements, afin de nous en affranchir.**

Dès lors, il semble qu'un début de stratégie se dessine. En tous les cas pour tous ceux qui croient qu'il est encore temps d'agir pour minimiser les chocs à venir et tenter de faire muter nos sociétés.

Voyons comment la mettre en œuvre. »

Extraits de la partie 5 – Construire de nouvelles fictions

« Tout naît de nos récits.

Nous avons donc, avant toute chose, une bataille culturelle à mener (même si je n'aime pas utiliser des termes guerriers pour le dire). Il est fondamental de proposer une vision écologique désirable de l'avenir, de constituer des références culturelles fortes, de projeter un imaginaire puissant, de structurer un projet tangible, à la fois politique, économique, mais également urbanistique, architectural, agricole, énergétique...

Nous avons besoin de rêver, d'imaginer quelles maisons nous pourrions habiter, dans quelles villes nous pourrions évoluer, quels moyens nous utiliserions pour nous déplacer, comment nous produirions notre nourriture, de quelle façon nous pourrions vivre ensemble, décider ensemble, partager notre planète avec tous les êtres vivants. Petit à petit, ces récits d'un genre nouveau pourraient mûrir nos représentations, contaminer positivement les esprits, et, s'ils sont largement partagés, se traduire structurellement dans des entreprises, des lois, des paysages...

Ces récits peuvent évidemment être portés par des artistes. C'est ce que nous avons, parmi d'autres, tenté d'amorcer avec *Demain*, mais qui mérite d'être poursuivi, amplifié à travers des romans, des films de fiction, des documentaires, des bandes dessinées, des essais, des peintures, des dessins, des œuvres graphiques de toutes natures... **Mais les récits ne se bornent pas aux artistes. Chaque entrepreneur qui invente une nouvelle façon de conduire son activité, chaque ingénieur qui élabore de nouveaux fonctionnements, chaque économiste imaginant de nouveaux modèles, chaque élu qui réinvente l'administration de son**

territoire, chaque collectif qui se forme pour accomplir quelque chose qui sort de l'ordinaire, chaque journaliste qui en rend compte, chaque personne qui prend des orientations nouvelles dans son quotidien (devenir végétarien, cesser de prendre sa voiture, vivre dans une maison à énergie positive, changer de métier, entamer une démarche zéro déchet...) raconte à sa manière une histoire qui peut inspirer son entourage, si tant est qu'elle ne cherche ni à convaincre, ni à évangéliser. Choisir est épanouissant. Inventer est fichtrement excitant. Sortir du conformisme renforce l'estime de soi. Être bien dans ses baskets est contagieux. Résister en ce début de XXI^e siècle commence donc, selon moi, par refuser la colonisation des esprits, la standardisation de l'imaginaire. "Créer, c'est résister. Résister, c'est créer", écrivait le regretté Stéphane Hessel en 2010. Et il s'y connaissait en résistance...

[...]

À la lumière de ces impératifs, j'organiserais les ingrédients de nos récits à partir de trois grands objectifs.

1. Stopper la destruction et le réchauffement

Nos récits doivent tout d'abord inclure tout ce qui peut nous permettre de ralentir, limiter, voire arrêter la destruction des écosystèmes, des modèles de protection sociale, du vivre-ensemble et le dérèglement du climat. Sus donc aux énergies fossiles, au gaspillage de toute sorte (énergétique, alimentaire, d'objets), à la surconsommation, à l'orgie de produits d'origine animale, à tout ce qui demande de bétonner, de creuser des mines, d'abattre des forêts, de propulser du gaz dans l'atmosphère, de faire travailler des enfants ou même des adultes dans des conditions misérables, sus à l'extrême concentration des richesses et du pouvoir qui craquelle nos démocraties et à l'ultralibéralisme qui est bien souvent l'architecture qui conduit à toutes ces catastrophes.

2. Construire la résilience

Malheureusement, il n'est pas exclu que la conjonction des problèmes que nous rencontrons se mue en effondrement, comme l'envisagent les collapsologues et un certain nombre de scientifiques. Et même si cela ne se produisait pas, le monde qui nous attend promet d'extrêmes tensions et un contexte nettement plus hostile. Il est donc indispensable de construire la résilience de nos territoires (et pourquoi pas de nos lieux de vie). Par "résilience", j'entends leur capacité à encaisser les chocs sans s'effondrer. À s'adapter, à survivre, en gardant un minimum d'intégrité. Ce qui veut dire : produire un maximum de nourriture et d'énergie localement, mettre en place une gestion de l'eau potable qui ne soit pas uniquement dépendante de gros réseaux centralisés, développer la réutilisation de matériaux existants, la réparation, le recyclage, mais également la fabrication artisanale, qu'elle soit traditionnelle ou réinventée. Et retrouver les savoir-faire que nécessitent ces activités. Organiser des réseaux d'économie locale solidement maillés, où la plupart des biens et des services essentiels sont fournis par des entreprises locales et indépendantes. Idéalement mettre en place, en parallèle, des circuits monétaires complémentaires avec des monnaies locales, des monnaies affectées aux PME, pourquoi pas des monnaies soutenant les activités non directement commerciales mais augmentant, elles aussi, la résilience, des monnaies libres... Bâtir des communautés locales soudées, organisées autour de principes démocratiques vivants. Par "vivants" j'entends le contraire de ce que nous vivons actuellement : voter tous les cinq ou six ans et (hormis les associations) ne pas s'impliquer dans les décisions politiques locales dans l'intervalle entre deux élections.

Pourquoi des entreprises locales et indépendantes plutôt que des multinationales ? Pourquoi des circuits de monnaies qui ne reposent pas uniquement sur des banques centrales ou des banques multinationales privées ? Pourquoi des circuits courts et décentralisés ? Parce que la résilience d'un système en dépend.

[...]

Actuellement, nos systèmes sont concentrés sur l'efficacité, délaissant largement la résilience. Évaluer une initiative à cette aune (favorise-t-elle la diversité, l'interconnectivité ?) est une boussole précieuse. C'est la raison pour laquelle des entreprises comme McDonald's ou Coca-Cola ne pourront jamais devenir durables, malgré les efforts certains qu'elles déploient pour le laisser supposer. Un modèle fondé sur la standardisation de l'alimentation (manger partout le même Big Mac en écrasant les concurrents locaux), qui repose sur d'immenses monocultures de pommes de terre, un élevage intensif et concentrationnaire de bovins (cause majeure du réchauffement climatique) et une politique salariale ultra-flexible, des salaires payés avec un lance-pierre, engraisant majoritairement une poignée d'actionnaires, est l'exact opposé de ce que nous venons de décrire, même si les magasins se mettent à consommer moins d'énergie, que la viande est française et que la monoculture de patates utilise moins d'eau...

3. Régénérer (la planète et nos modèles économiques et sociaux)

Les dégâts sont déjà considérables. Il ne s'agit donc pas uniquement de freiner et de préparer la résilience mais de régénérer, de réparer, de stimuler la guérison. D'inventer de nouvelles façons de produire, de nous déplacer, d'habiter, d'échanger : replanter des forêts (dans le respect des espèces), réensauvager des espaces, capter le CO₂ présent dans l'atmosphère. C'est ce que proposent des modèles comme l'économie symbiotique, l'économie bleue... Nous avons désormais besoin de consacrer une grande part de notre activité collective à ces activités.

Par exemple, en pratiquant la permaculture appliquée au maraîchage, qui utilise de nombreuses techniques comme la fertilisation naturelle des sols, les buttes, l'agroforesterie, l'association de cultures, la densification, la création de microclimats – tout cela sans pétrole –, nous redonnerions aux sols leur fertilité, leur permettrions de stocker du CO₂, de redéployer de la biodiversité tout en maintenant le même niveau de production sur des surfaces plus petites. Ainsi, des espaces se libéreraient pour laisser à nouveau la vie sauvage s'épanouir.

En replantant des forêts, nous absorberions une partie du carbone présent dans l'atmosphère, tout en reconstituant la vie des sols, en empêchant l'érosion, en redonnant à des espèces l'espace pour être abritées, se nourrir, en faisant baisser la température dans des zones entières, etc.

En laissant la vie marine se reconstituer (en limitant drastiquement la pêche industrielle, en interdisant la pêche en eaux profondes partout, en cessant de déverser dans l'océan des montagnes de déchets et particulièrement du plastique...), nous permettrions au premier puits de carbone de la planète de jouer son rôle de captage du CO₂ et d'émission de l'oxygène (environ 40 % de l'oxygène que nous respirons). En nous engageant dans des modèles de développement économique fondés sur des propositions comme l'économie symbiotique, nous pourrions à la fois utiliser infiniment moins de matière pour fabriquer nos objets, mais également bâtir des villes où agriculture, zones de phytoépuration, arbres climatiseraient, réintroduiraient de la biodiversité, absorberaient les précipitations, amélioreraient nos cadres de vie, fourniraient des matières premières renouvelables...

Ce sont des alternatives répondant à ces trois objectifs que nous sommes beaucoup à promouvoir, que nous tâchons de susciter et d'articuler en récit. Un récit qui prend une diversité de formes selon les sensibilités de leurs auteurs. (Je me contenterai ici d'évoquer des récits dits "utopistes", qui vont dans le sens de mon analyse. Il en existe une infinité d'autres, certains purement dystopiques, où l'être humain se débat dans un monde post-apocalyptique, asservi par l'intelligence artificielle et les algorithmes informatiques, d'autres prolongeant les aspirations au progrès tel que les sociétés du XX^e siècle l'ont défini : technologies et croissance "vertes", fermes verticales hors-sol, panneaux solaires partout, etc.)

[...]

L'économie symbiotique d'Isabelle Delannoy imagine une société où nous parviendrions à potentialiser la symbiose entre l'intelligence humaine (capable d'analyser scientifiquement, d'organiser, de conceptualiser), les outils (manuels, thermiques, électriques, numériques...) et les écosystèmes naturels (capables d'accomplir par eux-mêmes nombre de choses extraordinaires).

Selon elle, trouver le bon équilibre entre les trois permettrait non seulement de stopper la destruction mais de régénérer la planète, l'économie, la société... Un bon exemple est l'approche de la ferme permaculturelle du Bec Hellouin, qui a fait l'objet d'une étude de l'INRA et d'AgroParisTech. La symbiose entre des outils manuels très ingénieux (semoir de précision capable de semer 26 rangs de légumes sur une planche de 80 centimètres, outil pour ameublir la surface du sol rapidement et sans fatigue...), une approche scientifique et empirique très élaborée (la connaissance de l'interaction entre les espèces de plantes, du fonctionnement du sol, des microclimats, etc.) et les forces vives de la nature (vie microbologique dans les sols, pollinisation, services rendus par les arbres, etc.) conduisent une petite parcelle à produire davantage que ce que la nature aurait fait seule, davantage que ce que les humains feraient sans outils et davantage que ce que les humains et les outils font déjà sans s'appuyer sur les ressources de la nature (l'agriculture industrielle avec des substrats chimiques). Tout cela en rendant le sol plus fertile qu'au naturel, en y stockant du carbone – ainsi que dans les arbres et les plantes –, en créant un espace où la biodiversité est encore plus importante qu'à son état originel (il s'agissait d'une prairie nue) et en permettant aux paysans de vivre décemment de leur métier. Pour Isabelle Delannoy, nos sociétés pourraient appliquer les principes symbiotiques à de nombreux autres champs de la société : l'industrie, l'économie, la démocratie, l'éducation, etc. [...]²

Réfléchissez à toutes les personnes qui ont fait une véritable différence dans votre vie ou dans l'histoire de l'humanité. Celles qui vous inspirent, que vous admirez, qu'elles soient artistes, ingénieurs, médecins, chercheurs... Celles qui ont déclenché de véritables transformations culturelles, sociales, politiques. La majorité d'entre elles ont trouvé un espace pour exprimer leurs "dons" au service d'un projet qui a du sens, pour elles. Aucune d'entre elles ne passait sa journée à se dire : "Il faut bien travailler pour gagner sa vie, donc allons-y mollo, et ce soir je vais me faire un bon plateau télé en jouant à *Candy Crush*." Elles étaient (ou sont toujours) animées d'un feu dévorant. Soit pour répondre à un danger – de Gaulle –, à une oppression – Gandhi –, à de terribles injustices – Martin Luther King, mère Teresa –, soit pour exprimer leurs visions – les Beatles, Virginia Woolf, Thoreau –, mais toujours en utilisant leurs talents.

Imaginez, si l'ensemble de l'énergie productive et créative des personnes qui travaillent chaque jour sur la planète n'était pas concentrée à faire tourner la machine économique, mais à pratiquer des activités qui leur donnent une irrésistible envie de sauter du lit chaque matin, et que cette énergie soit mise au service de projets à forte utilité écologique et sociale... Il y a fort à parier que le monde changerait rapidement.

De nouvelles architectures

Mais pour cela nous avons besoin de briser les servages précédemment évoqués : celui qui nous enchaîne huit heures par jour à des écrans et celui qui nous contraint à empocher un salaire pour survivre et rembourser nos crédits. Comme je l'ai déjà évoqué, nos sociétés reposent à la fois sur un récit qui leur donne une direction générale et sur des architectures qui structurent et conditionnent nos façons de vivre. Radicalement modifier la trajectoire de nos sociétés demande de construire de nouveaux récits, mais également de modifier ces fameuses architectures. Aucune démarche "révolutionnaire" ne saurait aboutir sans cela.

Sans être exhaustif, étudions comment nos trois architectures principales pourraient évoluer.

Commençons par la loi.

[...]³

Il existe une autre architecture, moins souvent étudiée, qui nous enferme dans une dépendance inextricable à l'argent et à la croissance : le mécanisme de création monétaire, régi en Europe par l'article 123 du traité de Lisbonne. Aujourd'hui, dans la zone euro, près de 85 % de l'argent en

² Le passage supprimé résume l'utopie décrite par Isabelle Delannoy à la fin de *L'économie symbiotique*, Actes sud, 2017

³ Nous coupons cet extrait pour nous concentrer sur le suivant, qui s'attaque à la question de la monnaie et des banques, bref, de la forme la plus actuelle du *capital* et donc du *capitalisme*

circulation sont créés par les banques privées lorsqu'elles octroient un crédit. Les 15 % restants sont les pièces et les billets émis par la Banque centrale européenne (BCE) et les banques centrales. En substance, lorsque vous allez emprunter 10 000 euros pour acheter une voiture, si la banque dispose de 10 000 euros dans ses coffres (et qu'elle s'est assurée que vous pourrez rembourser), elle a le droit de créer la somme qu'elle va vous prêter, dans son système informatique, et, d'un clic, de virer ces 10 000 euros, qui n'existaient pas quelques minutes plus tôt, sur votre compte en banque. Vous allez payer votre voiture à votre concessionnaire, qui déposera l'argent dans sa banque qui disposera désormais de 10 000 euros supplémentaires dans ses coffres. Elle pourra donc créer 10 000 euros pour les prêter à un autre client qui souhaite, par exemple, acheter du matériel hi-fi de luxe. Ce nouveau client va payer sa chaîne, ses enceintes et son ampli à un vendeur qui va recevoir ces 10 000 euros et les placer dans sa banque. Permettant à son banquier de prêter et donc de créer 10 000 euros supplémentaires. Et ainsi de suite. En moyenne, ce que l'on appelle l'"effet multiplicateur du crédit" permet de créer jusqu'à six unités à partir d'une seule. Pour un euro qui existait effectivement en banque, six seront créés "virtuellement" par le crédit. Quel est le problème ? me direz-vous. Il est triple.

D'abord, lorsque l'argent sera remboursé par l'emprunteur, la somme créée sera supprimée du système informatique. Pour maintenir suffisamment de liquidités en circulation et permettre à la croissance de ne pas s'effondrer, il faudra refaire des crédits, donc doper la consommation.

Deuxième problème : il faudra que les emprunteurs remboursent le crédit plus les intérêts. Or l'argent des intérêts n'a, lui, pas été créé au départ. Pour le dire autrement, une grande partie de l'argent en circulation dans le monde est créée par des crédits qui sont attachés à des intérêts, mais l'argent dont nous avons besoin pour rembourser ces intérêts n'existe pas. Pour rembourser vos intérêts, il faut que quelqu'un emprunte quelque part, pour créer le volume d'argent nécessaire. Il faut élaborer de nouvelles activités économiques. Donc de la croissance... Ce qui fait dire à l'économiste Bernard Lietaer : "Dans ce modèle, la croissance est indispensable. Les personnes qui pensent que nous pouvons aller vers une croissance zéro n'ont pas compris le système monétaire. Nous irions vers la banqueroute, tout simplement !"

Dernier problème (et non des moindres) : l'essentiel de la création monétaire est assuré par des acteurs privés dont l'intérêt est de maximiser leurs profits et donc de démultiplier les crédits et de mettre en œuvre toutes les stratégies possibles pour gagner plus d'argent avec de l'argent. Nous savons où cela peut mener. Globalement, à ce que 97 % des mouvements d'argent soient spéculatifs, pour seulement 3 % dans l'économie réelle (les échanges de biens et de richesses tangibles). Cela conduit aussi à la concentration des richesses par quelques-uns. En substance, grâce à la mécanique des intérêts, plus vous avez d'argent et plus vous en obtiendrez. Comme l'explique Bernard Lietaer, "l'intérêt, c'est le transfert d'argent de quelqu'un qui n'en a pas assez vers quelqu'un qui en a déjà plus qu'il n'en faut. C'est une machine à suction automatique des ressources vers le sommet d'une société. C'est un moyen assez logique de défendre ses acquis, pour une élite. C'est d'ailleurs dans cet objectif que ce système a été inventé, il y a trois mille ans, à Sumer, au début du patriarcat."

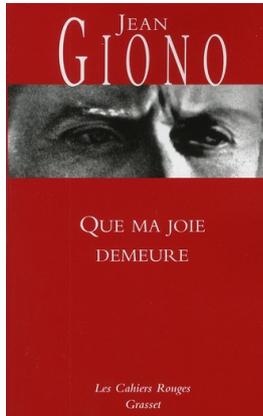
Nous libérer de cette architecture, qui nous contraint à une croissance infinie et à une guerre économique destinée à capter un maximum d'argent aux dépens des autres (puisqu'une rareté artificielle est entretenue), signifierait inventer une nouvelle fiction concernant la création monétaire. Fiction qui se développe depuis de nombreuses années dans le réseau des monnaies complémentaires et aujourd'hui des monnaies libres. [...]

Comprendre l'importance des récits et des architectures est primordial. Dans nos organisations humaines, les quelques personnes capables de produire des récits suffisamment puissants pour entraîner derrière elles des millions d'autres, capables de créer ou de modifier les architectures (l'argent, la loi, le web...), détiennent le pouvoir. C'est ainsi qu'une toute petite minorité d'humains peut dominer une infinité d'autres. Elle a en main les règles du jeu. Jusqu'à ce que la majorité silencieuse prenne conscience qu'en se regroupant, en faisant bloc, elle peut les bouleverser. C'est

ce qui s'est produit lors de la Révolution française ou de la révolution russe. Mais ce phénomène est rare. La plupart du temps, la coordination fait défaut. La "masse", ce que le général de Gaulle appelait avec mépris "les veaux", ne sait comment s'organiser, coopérer... Alors que rien n'est plus fondamental. Tout au long de l'histoire, la victoire est presque invariablement revenue à ceux qui coopéraient le mieux. Il est donc urgent d'apprendre comment y parvenir. Heureusement, des méthodes existent et ont déjà été adoptées avec succès. »

4. Un peu de Giono

4.1 *Que ma joie demeure*, 1935



« Il y avait eu du vent, il avait cessé, et les étoiles avaient éclaté comme de l'herbe. Elles étaient en touffes avec des racines d'or, épanouies, enfoncées dans les ténèbres et qui soulevaient des mottes luisantes de nuit. »

(Jean Giono, *Que ma joie demeure*, Grasset, 1935, p.13)

« Il avait neigé puis gelé pendant la nuit. Tout le pays était cristallin comme du beau verre. On entendait marcher la chaleur légère du soleil. Les branches craquaient, les herbes se penchaient, se déshabillaient de glace et se relevaient vertes. »

(Ibid., p.44)

« Il se disait : « Pauvre, pauvre ! Voilà que je ne comprends pas ». Ils étaient là tous les deux, lui et Marthe, comme des déshérités et des malheureux. Tout comprenait autour d'eux, depuis la plus petite plante jusqu'au plus gros frêne, et les bêtes, et les astres même sans doute, et la terre, là, sous ses pieds avec son grumelage, et son feutrage, et ses veinules d'eau. Tout comprenait et était sensible. Ils étaient seuls à être durs et imperméables malgré la bonne volonté. Il fallait qu'ils aient perdu comme ça le bel héritage de l'homme pour être si pauvres, pour se sentir ainsi dépouillés, et faibles, et incapables de comprendre le monde. »

(Ibid., p.105)

« Elle arriva près de la ferme. Tout dormait. Elle se glissa le long du hangar aux parois de bois. Elle chercha à tâtons une fente avec ses mains. L'ayant trouvée, elle approcha son visage, non pas pour voir, il faisait maintenant nuit noire, mais pour sentir. L'odeur qu'elle trouva lui dit d'aller un peu sur la gauche. Elle eut besoin de chercher comme ça cinq à six fentes avant d'arriver à la bonne. Là, de l'autre côté, une bête dormait qui s'éveilla et, sans se dresser, allongea le cou et vint renifler à la fente, de l'intérieur. On l'entendait souffler. Le souffle était chaud. Puis, la bête laissa retomber sa tête comme pour dormir et l'on entendit ses grandes cornes qui froissaient le fourrage.

La jeune fille s'allongea contre le mur de bois du hangar. Elle approcha sa joue de la fente. De l'autre côté, la bête avait aussi approché ses naseaux et elle soufflait régulièrement du chaud et du froid en s'endormant.

La jeune fille regarda les étoiles qui s'allumaient une à une. Et elle s'endormit. Le souffle de la bête faisait bouger ses longs cils. »

(Ibid., p.129)

« Non, Carle, ça n'est pas fait pour un profit, ou tout au moins pour un profit comme tu le comprends. C'est fait pour le grand profit. C'est fait, mon vieux, pour que notre joie demeure. »

(Ibid., p.200)

« Pendant ce temps on entendait au-dessus les feuillages qui parlaient la langue des arbres. »

(Ibid., p.231)

« La voix des montagnards s'apaisait. Les heures de la nuit sonnaient maintenant loin l'une de l'autre dans le silence. »

(Ibid., p.437)

« Randoulet dit :

— Je vais vous faire voir, comment on fauche dans mon pays.

— Quel pays ?

— Un pays, dit-il, où la paille a de la valeur.

Il s'essuya le plat des mains à ses pantalons ; il empoigna la faux ; il cligna de l'œil.

— Car, dit-il, la paille y sert de tuile, et plus elle est longue meilleure elle est.

Il lança un coup de faux à ras du sol.

— Et, ajouta-t-il, entière et sans brisure.

Il avait emprunté la faux d'Honoré.

— Fils de garce, dit Honoré, pour avoir un centimètre de paille tu vas me casser ma faux sur les pierres. Laisse ça, enfant de salaud !

Mais Randoulet manœuvra.

Si vous avez vu l'hirondelle qui frotte d'un seul coup son ventre sur l'eau, et revoie, et retombe, et revoie sans jamais se mouiller le bout de l'aile...

— Voilà comme il fauche, dit Honoré.

— Venez voir.

Ils s'approchèrent. C'était vraiment quelque chose de beau. Les champs n'étaient pas passés au crible comme les terres de la plaine. Ici, ça avait été gagné peu à peu sur la lande et par conséquent plein de pierres. Il semblait que Randoulet les sentait à l'avance. Sa faux ondulait, jamais une fois dans un même rythme. C'était du travail presque tige à tige, lent et précis. À tous moments, tous les muscles de Randoulet étaient en plein émoi, d'attente ou de force. Il lançait la faux, la retenait, la faisait passer à plat sur les pierres, plongeait du bout de la pointe, la relevait, la relançait. Chaque abattée demandait des gestes nouveaux ; chaque fois les gestes nécessaires arrivaient justes et précisément à point pour que la faux soit sauvegardée et pour que le blé soit coupé ras de la terre. C'était une joie de regarder. Tout le monde regardait. Ils s'étaient tous approchés, les hommes et les femmes. Ils faisaient un pas quand Randoulet faisait un pas. Il n'y avait plus qu'un faucheur.

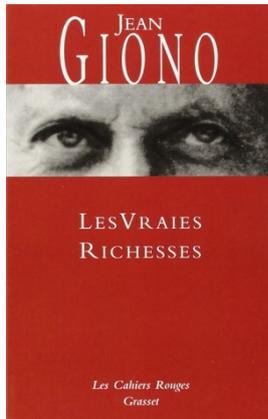
Jacquou se baissa et ramassa une tige de blé. Elle était coupée juste à l'anneau de terre. Elle était entière, comme pas touchée, fauchée comme par un faucheur divin. Jacquou garda sa tige de blé dans les doigts. C'était trop beau. Un travail qu'on ne fait plus. Il faut du temps pour faire ça, se disait-il. Il faut avoir, se disait-il, du temps à perdre pour faucher comme ça.

Il suivit le faucheur en tenant sa tige de blé dans ses doigts comme un cierge.

Ou bien alors, il faut être très pauvre, avoir besoin de tout. Ou bien alors, il faut être très riche et faire ça pour son plaisir, pour sa joie, pour bien faire ce qu'on fait. Voilà que dans ces choses-là, riche ou pauvre c'est pareil, et pauvreté c'est richesse. »

(Ibid., pp.438-439)

4.2 *Les vraies richesses*, 1937



« Après le dîner du soir nous nous réunissions autour de l'âtre illuminé. Et nous racontions des histoires. On m'avait tout de suite interrogé mais j'avais refusé de répondre et je racontais des histoires sur les étoiles, sur les grandes légendes, sur le mélange de l'homme et du monde. Vous m'interrogiez sur la joie, camarades, et vous étiez joyeux ! Quoi répondre ?

Ce livre ici est la réponse. Je vous répondais déjà quand je racontais les histoires hindoues des événements arrivés pendant le sommeil de Rama, le repos de l'armée d'Indra sous les eaux du lac forestier, le barattement de la mer, la victoire de Vichnou sur les Asuras. Je vous répondais, quand nous allions nous asseoir en pleine nuit autour du gerbier pour mettre des noms sur les constellations du ciel. Vous m'aviez paru être trop confiants dans votre science. Vous n'aviez pas l'air de savoir que les temps modernes n'ont

pas seulement résolu le problème de la désintégration de l'atome, mais qu'ils ont effectué la désintégration des esprits, libérant sans raison des forces spirituelles qui nous étaient nécessaires pour vivre une vie humaine. Les spéculations purement intellectuelles dépouillent l'univers de son manteau sacré. Le monde portait les hommes quand il était revêtu de son inextricable forêt. Alors, générateurs de sources et d'ombres, ses halliers encombraient les chemins ; la paix et la joie marchaient à notre pas ; l'esprit a fait du monde ce désert nu, couvert de dunes de sable penchées de même pente l'une sur l'autre, jusque par-delà les quatre horizons. Avant de vous donner ma vraie réponse, je voulais vous faire comprendre que les hommes ne peuvent pas se passer d'habitations magiques. »

(Jean Giono, *Les vraies richesses*, Grasset, 1937, p.16)

« Aujourd'hui, ami de toutes ces maisons chaudes que le gel fait fumer sous les bosquets de bouleaux, je ne m'arrêterai pas chez vous. Je passe sur la route sans me faire connaître. Je sais que si vous l'appreniez, vous m'en garderiez une petite rancune, mais je me suis imposé le devoir de parler de vos joies et il n'a jamais été si nécessaire de le faire. Je crois que votre genre de vie est le seul raisonnable ; je suis sûr qu'il peut sauver du désespoir tous ces hommes d'à présent, jeunes ou vieux, noircis de n'être rien, certains de n'être jamais rien, ceux que la philosophie de cette société construite sur la hiérarchie de l'argent a transformés en hommes mécaniques, incapables de sentir, capables seulement de produire sans discernement et inutilement pour tous – même pour le patron en fin de compte - oui, je suis sûr que vous pouvez les sauver. Et c'est nécessaire que je parle vite encore une fois de vous car, ceux que vous et moi appelons « les gros intelligents » travaillent à vous décrire comme si vous étiez des brutes. Ils vous prétendent seulement animés de sentiments que les bêtes mêmes n'ont pas, nous qui les connaissons. Et c'est tout simplement parce que, devant les événements du monde, vous avez des réactions incompréhensibles pour ceux qui se considèrent divinisés par leur cervelle. Il faut vite encore une fois que je parle de vous, puis après encore une fois vite et vite parler de vous, toujours et toujours, comme j'ai fait pour les saisons et pour le monde, pour les arbres, pour les bêtes, pour les oiseaux, les cerfs et les poissons, car vous faites partie de tout et c'est ce tout qui est le remède. Les drames savamment construits, je saurais peut-être aussi les construire. Mais, mon rôle n'est pas d'être habile, c'est de donner appétit. Alors, mes amis, il faut que je me dépêche de rentrer car, voyez-les, ils dépérissent tous et n'ont pas faim. Le temps presse si nous voulons être utiles pendant ce moment où nous sommes vivants.

J'ai évité de traverser Saint-Julien-en-Beauchêne, marchant sur la digue le long du Buëch, laissant le village à ma gauche. Je traverse des prés où il ne serait peut-être pas difficile de retrouver les

traces de mes anciens pas. J'entends des portes s'ouvrir dans ces fermes forestières qui sont à l'orée du bois de sapins. Clément va voir ses ruches. Il a déjeuné de lait et de miel. Il fume sa pipe maintenant dans le petit sentier. Les lavandes grises sont chargées de givre et il suffit de ce petit poids glacé pour leur faire rendre encore odeur. Les ruches sont à l'abri d'un mur, face au levant. Elles ont en plein le premier soleil. Les abeilles sont de la race montagnarde. Le froid ne les a pas encore toutes engourdies. On en voit voler qui vont jusqu'aux sapins boire de la résine. Aujourd'hui que malgré le froid le jour s'annonce clair et limpide, surveille tes ruches et prends tes dispositions d'hiver. Les avettes si rudes au travail sont faibles sous les longues nuits. Examine-les soigneusement. Celle-là qui retourne des arbres, arrange-toi pour qu'elle se pose sur ta main. Si entre son corselet et son ventre tu vois frémir cette petite peau verdâtre qu'on appelle le tablier, n'hésite pas : mets vite l'avette devant le trou pour qu'elle rentre et va sous le hangar débarrasser la place où tu fais prendre à tes ruches le quartier d'hiver. Quand le soleil marquera midi, transporte-les dans cet abri ; si ce sont des ruches de planches, couvre-les de paille. Si ce sont des ruches de paille, maçonne-les légèrement avec un peu de plâtre sec. Regarde s'il reste assez de nourriture dans les rayons. Le miel du matin est une joie pour toi quand il arrive sur la table, dans son bol vernissé d'or, mais il faut en laisser aux avettes endormies si tu veux que ta joie se renouvelle et demeure. Elle demeurera si tu sais entretenir la vie autour de toi ; souviens-toi que les dieux ne la soumettent qu'à tes puissances d'amour.

Quelqu'un - qui doit être Guillaume Berger – vient par la route Montbrand. Il est monté sur une grosse jument blanche. Un poulain les suit, qui saute, rue contre les éclats du givre et fait luire au soleil une peau joyeuse comme l'écorce des bouleaux. De temps en temps, il s'approche et renifle le ventre de sa mère. Elle marche au pas et sa grosse cuisse couvre et découvre les douces mamelles roses, si chaudes qu'un peu de buée en suinte comme de la vapeur de lait. Il essaie de têter ; énérvé de désirs, il frémit de la crinière à la queue. Il pousse la jambe du cavalier, essaie à droite, essaie à gauche, glisse des quatre pattes, s'assoit, se relève et pleure enfin tristement comme un âne mouillé. L'homme et la jument s'en amusaient. Maintenant, ils vont le contenter. Ils s'arrêtent, l'homme replie sa jambe et le poulain se met à têter goulûment en frappant de grands coups de tête dans le ventre de sa mère. Ne t'inquiète pas, ils sont sensibles tous les trois à la beauté de ce moment si calme et si naturel qu'il a endormi d'un seul coup le grand matin gelé sous le ciel clair.

Il faut se hâter de repailler les toitures de chaume. Ne t'attarde pas à respirer dans les javelles l'odeur des anciennes moissons. De nouvelles s'apprêtent dans la terre pour lesquelles il faut te conserver gaillard. Quand tu lies les touffes de paille et que tu les joins entre celles que la mousse a déjà alourdies, souviens-toi que tu travailles directement au-dessus de ta tête. Quand le dégel viendra, s'il pleut sur ton lit ou sur le berceau, ne va pas chercher le responsable au-delà de la terre.

Je vois qu'on n'a pas encore coupé les sagnes du ruisseau et je crois qu'au printemps nous manquerons de couffes solides, peut-être même déjà cet hiver, quand il faudra retirer du grenier les champignons secs. Le cœur se réjouit quand on voit les provisions proprement rangées dans de beaux vases neufs et tu sais qu'en tournant des tourillons de sagnes on fait des jarres et des cuves aussi belles que celles des Anciens Grecs. N'attends pas que la neige vienne, profite des derniers soleils, fais ta provision. Quand les constellations d'hiver ne laisseront plus qu'un peu de jour entre les noirs matins et les noirs crépuscules, alors, assieds-toi devant ton feu et amuse-toi à construire. Ce travail t'apprendra que Dieu habite le temps. Tu sentiras qu'une musique silencieuse s'empare de tes doigts et les guide, qu'elle est maîtresse de la forme que tu fais naître. Laisse-toi faire, réjouis-toi ; tu manipules des lois essentielles. Plus tard, chaque fois que tu regarderas ta jarre ou ton cuveau tu retrouveras ta joie d'aujourd'hui.

Vous me direz : « Ils sont rares parmi les paysans de la montagne ceux qui peuvent être enchantés par cette simple naissance de belles formes. » Je vous répondrai d'abord que vous n'en savez rien. Puis, je vous dirai : « Mais vous qui avez compris, n'y prendriez-vous aucune joie ? Alors, pourquoi n'y venez-vous pas dans ces temps si pauvres en réjouissances ? Vous vous gonflez de forces et vous restez à l'écurie à vous taper le nez contre la mangeoire. Les plus beaux chevaux en

crèvent. Ne me dites pas que vous êtes attachés quand il suffirait d'un haussement de tête pour casser votre licol. »

Ces étudiants qui viennent souvent me voir et dont la jeunesse est si amère, je les interroge sur leurs projets d'avenir. Je suis bouleversé de leur amertume, je souffre de leur souffrance. Ils sont comme si une partie de moi-même était en train de mourir. Ils me disent qu'ils consacrent ou qu'ils ont consacré de longues années – et les meilleures – à préparer et à passer des examens sévères, des concours difficiles. Ils ont des diplômes. Ils se plaignent de n'avoir pas les places auxquelles ces diplômes donnent droit. La vie devant eux est toute noire et quand je leur parle de joie je m'aperçois que ces lèvres épaissies de jeunesse connaissent déjà le sourire du vicillard. Je les regarde, je les trouve juste de la beauté qu'il faut. C'est, de toute évidence, le meilleur de la génération. Ils ont des nez solides, un peu élargis par le bas avec de bonnes ouvertures pour respirer et goûter l'air, des mentons de maçons, des yeux exactement allumés. Ils seraient l'orgueil des champs. Ils se désespèrent de ne pouvoir être professeurs, contrôleurs des finances, astronomes.

Si d'autres sont dans ces places, ne t'en inquiète pas, laisse-les. On a dû te dire qu'il fallait réussir dans la vie ; moi je te dis qu'il faut vivre, c'est la plus grande réussite du monde. On t'a dit : « Avec ce que tu sais, tu gagneras de l'argent. » Moi je te dis : « Avec ce que tu sais tu gagneras des joies. » C'est beaucoup mieux. Tout le monde se rue sur l'argent. Il n'y a plus de place au tas des batailleurs. De temps en temps un d'eux sort de la mêlée, blême, titubant, sentant déjà le cadavre, le regard pareil à la froide clarté de la lune, les mains pleines d'or mais n'ayant plus force et qualité pour vivre ; et la vie le rejette. Du côté des joies, nul ne se presse ; elles sont libres dans le monde, seules à mener leurs jeux féeriques sur l'asphodèle et le serpolet des clairières solitaires. Ne crois pas que l'habitant des hautes terres y soit insensible. Il les connaît, les saisit parfois, danse avec elles. Mais la vérité est que certaines de ces joies plus tendres que les brumes du matin te sont réservées à toi, en plus des autres. Elles veulent un esprit plus averti, des grâces de pensées qui te sont coutumières. Tu es là à te désespérer quand tu es le mieux armé de tous, quand tu as non seulement la science mais encore la jeunesse qui la corrige.

Rien n'est plus agréable aux dieux que l'adolescent qui sort des grandes écoles, la tête couverte de lauriers, mais qui se dirige vers la forge de son père, l'atelier de l'artisan ou les champs dans lesquels la charrue est restée en de vieilles mains. Au lieu de s'asseoir à la chaire, il forge tout le jour des fers pour les chevaux ; il construit des tables, des armoires, des crédences et des grands pétrins avec des bois dont l'odeur seule donne au cœur la quadruple force des chars de course ; il taille et assemble le cuir pour les bottes du flotteur de radeaux et le soulier ferré du roulier. L'homme est assis à côté de lui, le regarde faire, lui parle, le respecte dans son travail. Il laboure, et sème, et fauche et foule. Déjà, il est sensible à son libre travail, à la matière qu'il façonne, à l'utilité humaine qu'il a. Sa richesse ne dépend pas de son salaire mais de ses joies ; il en trouve dans le fer, dans le bois, dans le cuir, dans le blé. Il en trouve dans la possession de lui-même, dans l'obéissance à sa nature d'homme. Sa science le rend clair et frémissant ; il la sent qui chaque jour s'affine et se complète dans l'exercice de ce travail manuel où toutes les lois de l'univers se mêlent sous ses mains. C'est alors, assis près de l'âtre, que tu ne pourras plus lui contester la compréhension des rythmes, quand il tressera peu à peu la jarre avec des tourillons de sagnes. Il est beau de savoir que le forgeron est un agrégé des lettres ; il a un magnifique poème dans son atelier. Il est beau de savoir que le laboureur a des grades très élevés en mathématiques, la loi des nombres est dans les montagnes, dans les forêts, le ciel de jour et le ciel de nuit. Direz-vous qu'il a réussi celui qui, s'étant gardé libre, amoureux de son travail, entouré d'armes et d'ailes magiques, aura fait en pleine santé des enfants solides avec une femme robuste et passé sa vie dans la paix des champs ? Ne faites pas métier de la science ; elle est seulement une noblesse intérieure. Ne crois pas que, la possédant, tu te déconsidères en travaillant les champs ou la matière. Je n'ai pas maudit la dureté du temps quand j'ai rencontré aux Carrières du col de Lus cet étudiant en philosophie qui travaillait avec les ouvriers. J'ai fait dix fois le voyage pour aller passer des soirées avec lui. On ne pouvait rien lui souhaiter. Il avait une poitrine de héros ; une force joyeuse le portait avec élégance. Il faisait des mines dans le silex au sommet de cette épine rocheuse qui soutient la montagne de France. Sous lui vivaient la

forêt et ses clairières puis les champs et les villages. Il avait gardé ses livres. Il les lisait. Il s'en allait au bord du torrent avec Platon, Hésiode ou un petit Virgile. Il s'arrêtait parfois de lire pour pêcher des truites à la main. Il habitait la cantine polonaise et, le dimanche matin, il partait dans la forêt avec Anouchka chercher les champignons qu'elle lui faisait connaître. Il emportait dans son sac un gros Shakespeare anglais. Lui et la fille ne rentraient que le soir. Elle l'adorait comme un dieu. Il avait en effet sur le visage une sagesse équilibrée qui lui faisait des lèvres calmes et apaisait tout autour de lui.

Ne crois pas que ce soit tout ce que je désire pour toi ; je te veux plus beau encore. Tu ne pourras rien posséder sans la pauvreté, tu n'as pas le droit d'être pauvre tant qu'on paiera ton travail avec des feuilles sèches. Cette société bâtie sur l'argent, il te faut la détruire avant d'être heureux. Posséder est bien la gloire de l'homme quand ce qu'il possède en vaut la peine. Tu sens bien que notre époque est énervée et tremblante ; trop d'hommes sont privés des joies naturelles. Tous. Car, le plus riche ne s'est pas enrichi : il est toujours un pauvre homme. Je ne te dis pas de te sacrifier pour les générations futures ; ce sont des mots qu'on emploie pour tromper les générations présentes, je te dis : fais ta propre joie. Vis naturellement ; et, puisque dans la société moderne on le considère comme une folie, installe la société qui le trouvera logique. Il ne faut plus qu'une petite poussée de tes mains pour qu'elle soit.

La féerie, je n'ai pas cessé de te la raconter. Tu lui reproches d'être féérique ? Si tu la voyais !

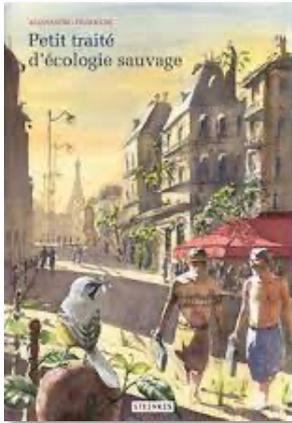
Ce dont on te prive, c'est de vents, de pluies, de neiges, de soleils, de montagnes, de fleuves et de forêts, ta patrie. On t'a donné à la place une patrie économique, un monstre qui exige périodiquement le sacrifice de jeunes hommes. Tu songes avec terreur à ces temps de l'Ancien Mexique où l'on vendangeait tous les mardis des grappes d'hommes sur l'autel de Tezcatlipoca. La patrie qu'on t'a inventée a plus d'appétit encore. Tu es aussi loin d'elle que de ce jaguar à torse de fournaise. Rien ne t'attache humainement à ce faisceau de lois inhumaines et cruelles. Rien n'a été fait pour tes pieds, pour tes bras, pour ton cœur, pour tes lèvres. Ton intelligence est incapable de te défendre contre le monstre ; il bave une salive intelligente, un alcool qui te fait accepter aveuglément d'être jeté dans le brasier de son ventre.

Les morts sont morts. Dès qu'ils ont passé la porte, ils ne peuvent plus servir qu'à des fins naturelles ; corps et âmes. Ils ne sont jamais utiles à la patrie, mais l'abolition de ta vie sert à ceux qui manœuvrent l'idole : c'est la dénaturation des hommes (même principe que pour le blé).

Ce dont on te prive, c'est de vents, de pluies, de neiges, de soleils, de montagnes, de fleuves, et de forêts : les vraies richesses de l'homme ! Tout a été fait pour toi ; au fond de tes plus obscures veines, tu as été fait pour tout. Quand la mort arrivera, ne t'inquiète pas, c'est la continuation logique. Tâche seulement d'être alors le plus riche possible. À ce moment-là, ce que tu es, deviens.

(Jean Giono, *Les vraies richesses*, Grasset, 1937, pp.150 à 158)

5. Pour finir : *Petit traité d'écologie sauvage*, d'Alessandro Pignocchi



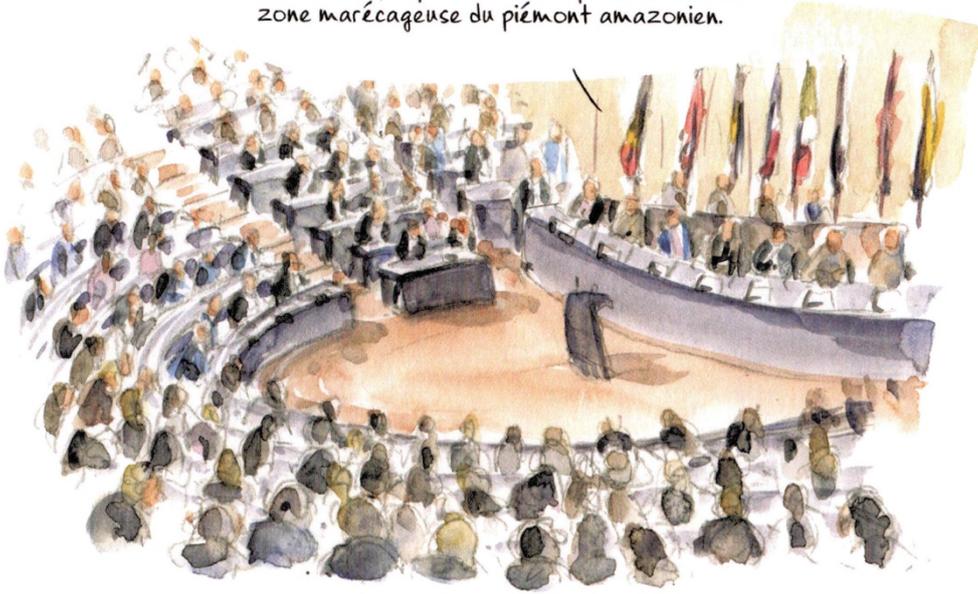
Note : Alessandro Pignocchi, initialement chercheur en sciences cognitives, s'inspire des travaux de Philippe Descola (notamment *La composition des mondes* et *Par-delà nature et culture*) pour imaginer un monde inverse du nôtre sur bien des points. Ce faisant, il révèle le récit dans lequel nous sommes, illustrant ainsi la déconstruction que fait Descola du concept même de « nature », qui n'existe pas par exemple chez les Achuar (Amazonie) : « En dépit de leurs apparences distinctives, les plantes et les animaux apparaissent aux Jivaros Achuar comme de véritables personnes [...]. Les Achuar se comportent avec les non-humains comme avec des partenaires sociaux, c'est-à-dire en adoptant vis-à-vis d'eux l'attitude et le discours prescrit dans les rapports entre humaines » (Ph. Descola, *La composition des mondes*, Flammarion, 2014)

Les dirigeants de la planète ont enfin décidé d'adopter la vision du monde des Indiens d'Amazonie. Il est désormais admis que les plantes et les animaux ont une vie intellectuelle et sentimentale similaire à celle des humains. Ils sont, à ce titre, des membres à part entière de la communauté morale.

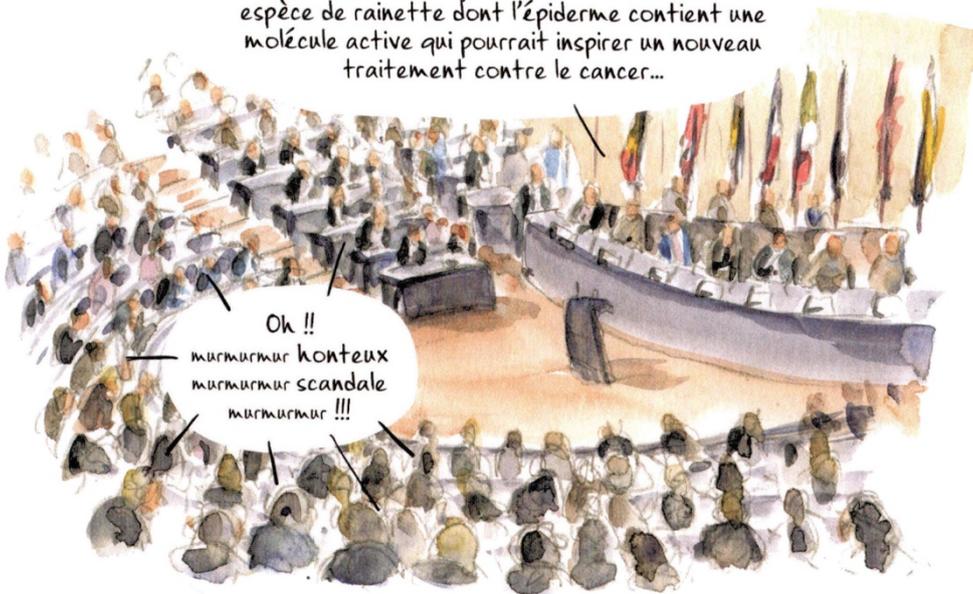


RESPECT DES VALEURS

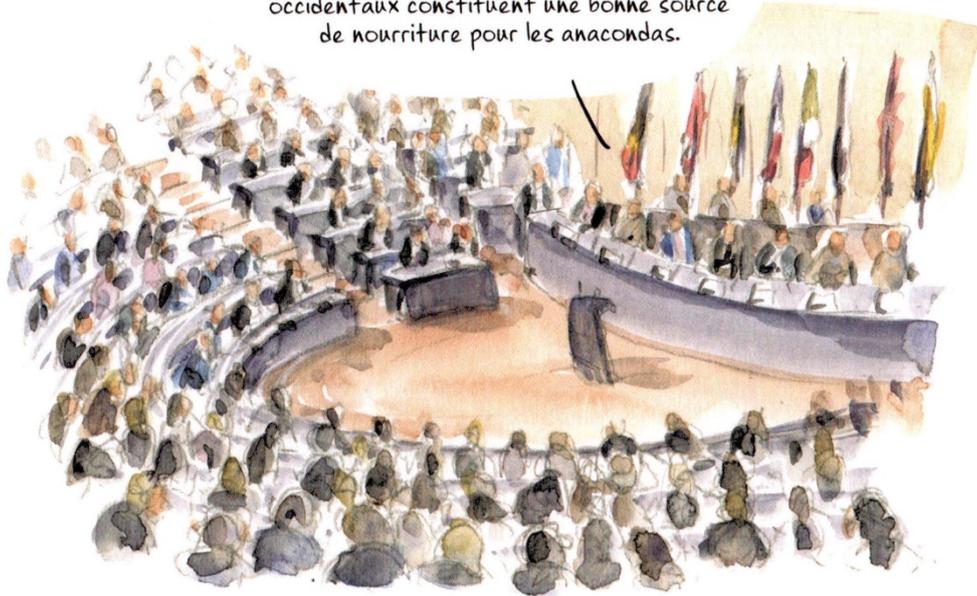
L'Organisation des Jivaros d'Équateur a porté plainte contre la Commission européenne au sujet d'un communiqué préconisant la protection d'une zone marécageuse du piémont amazonien.



Les Jivaros pointent la nature de l'argument : le communiqué souligne que ce marais abrite une espèce de rainette dont l'épiderme contient une molécule active qui pourrait inspirer un nouveau traitement contre le cancer...



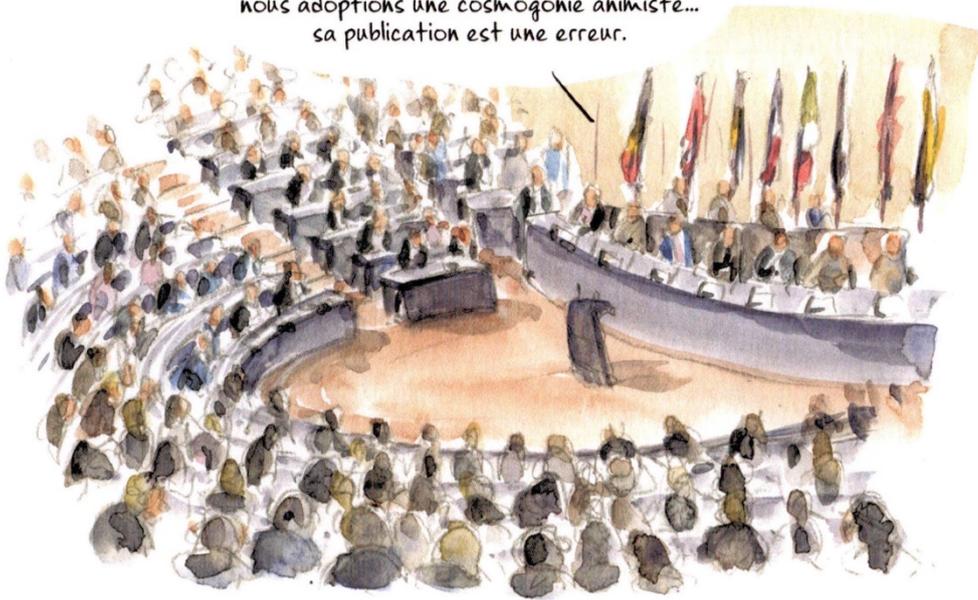
Les Jivaros tiennent à rappeler qu'un tel argument revient à dire qu'il faut protéger l'Europe dans la mesure où les touristes occidentaux constituent une bonne source de nourriture pour les anacondas.



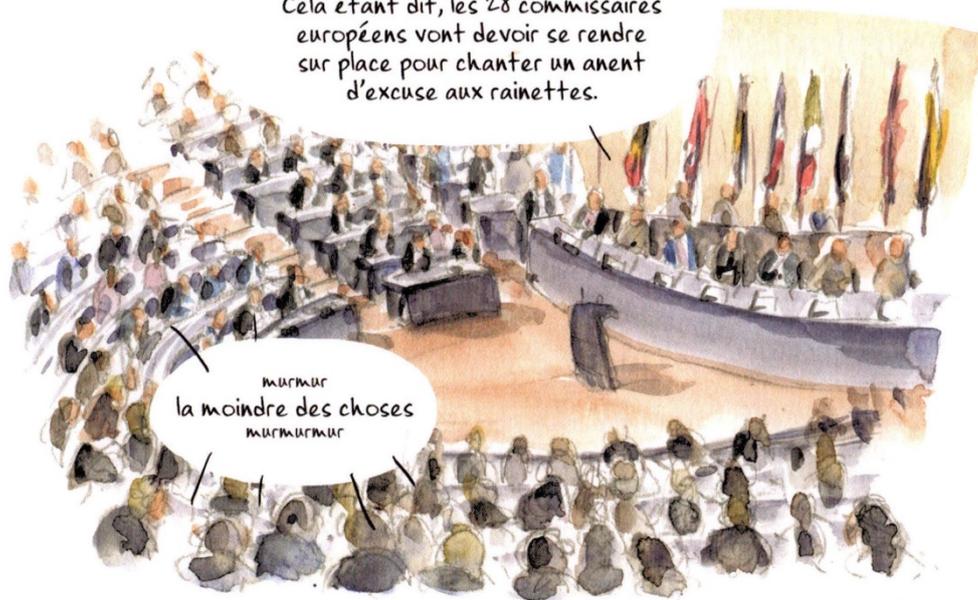
Comment avons-nous pu écrire une chose pareille ?!!



Du calme, mesdames et messieurs,
le communiqué avait été écrit avant que
nous adoptions une cosmogonie animiste...
sa publication est une erreur.



Cela étant dit, les 28 commissaires
européens vont devoir se rendre
sur place pour chanter un anent
d'excuse aux rainettes.

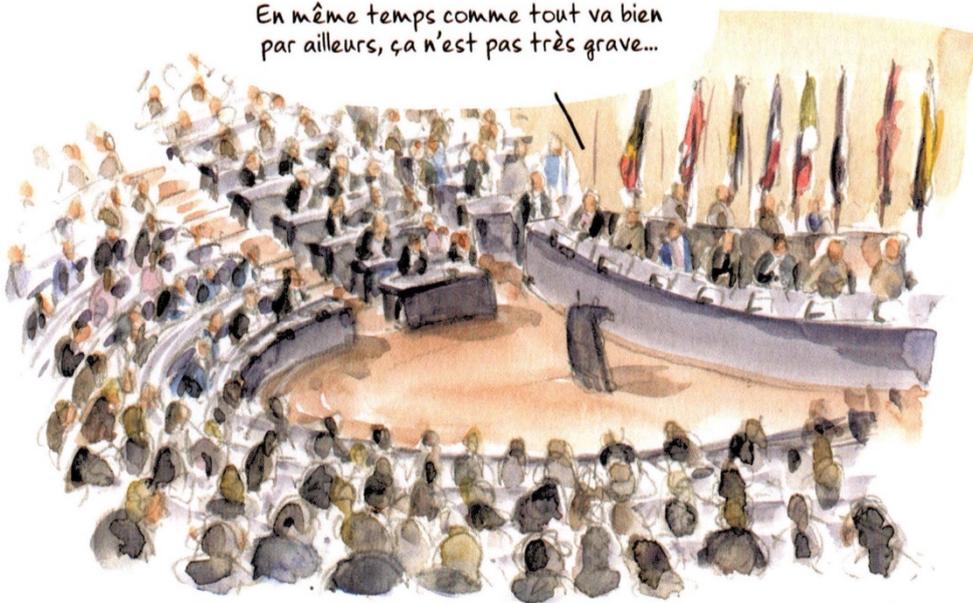


L'aller-retour en voilier, en pirogue à rame
et à pied devrait prendre plus d'un an...

Toutes nos activités devront être
ajournées pendant cette période.



En même temps comme tout va bien
par ailleurs, ça n'est pas très grave...





Source : A. Pignocchi <http://puntish.blogspot.com/2020/05/17-juin.html>